

Manama, 11 novembre 2019.

Mon cher Sylvain,

Peu de temps après notre contact via WhatsApp, je me suis procuré en ligne ton livre « ...Et fais ce qu'il te plaît ». Je l'ai lu tout de suite. D'emblée je suis rentré dans l'histoire avec un grand plaisir. Te lisant j'entendais le son de ta voix, tes intonations, et je voyais tes yeux, parfois graves, parfois rieurs. Je t'accompagnais donc, de journées en journées, suivant un rythme régulier et plutôt prévisible, et il m'arrivait de ressentir, figure-toi, un certain suspense, oui, une vraie impatience de découvrir la suite. Peut-être était-ce dû aux objectifs qui sont les tiens, et qui, s'ils sont d'une manière ou d'une autre partagés avec le lecteur-ami, créent beaucoup de questionnements, ravivent des sujets oubliés, évoquent des nécessités incertaines, remontent toutes sortes d'horloges... Ces objectifs (le mot paraît très ordinaire, mais « buts » est pire encore...), disons plutôt ce projet/ton projet, tu le mentionnes et l'expliques, par endroits, pas beaucoup, de temps à autre. Par moments, en utilisant le moment dans sa nature-même comme une forme de commentaire de quelque chose (d'autre ?).

Il y a d'abord les quelques mots de la quatrième de couverture, où tu dis être entré au noviciat « à la recherche d'un chemin de vérité ». Tout de suite on a peur – c'est quoi cette histoire de vérité ? – mais on comprend que c'est un chemin. Et naturellement on comprend que ce *Camino* est une nouvelle forme de mise en œuvre (et en route), un sens propre. Ensuite, page 11 : « ... pour libérer un peu mon âme de ses pénibles pesanteurs, et prendre de l'avance sur le calendrier de l'être ». Cette formulation m'a touché, je crois beaucoup aux possibilités de densifier notre vie, et de comprendre éventuellement, en prenant des risques insensés, un peu de la raison des choses, de la pensée, des mouvements, ou au contraire du rien, du vide, du non-être. Nous qui sommes, dans cette société du leurre, de l'individualisme et de la fausse nouvelle, constamment submergés d'affaiblissement, d'informe, de vanité. Dans cette affreuse région de Cadix (c'est le souvenir que j'en garde), à peine parti, tu es perdu. C'est très théâtral, ou cinématographique, si beau. J'ai adoré ce début. Le geste impossible. Ça me parle tellement... à peine sur le chemin, tu t'égares, et prends le train, brisant d'emblée les règles du jeu... Et je n'oublierai jamais ces mots magnifiques : « ... et mon chemin s'en allait sans moi ». Saoul de réel au cœur d'un rêve.

Au début, et plus tard aussi j'ai pensé au Joseph de Ramuz, qui a marché, marché, beaucoup marché... entre Denges et Denezzy, impatient d'arriver, parce qu'il a beaucoup marché... Tu avais magistralement mis *L'Histoire du soldat* en scène, à Nancy. Je me suis souvenu aussi de ce Joseph qui fait l'inventaire de ce qu'il a dans

son balluchon, comme toi au début du récit. Il manque un portrait, il y a des vieux papiers comme tes cartes illisibles... , mais il trouve le violon... L'histoire est incroyable, réelle et imaginaire à la fois, magnifique et triste, chagallienne, disait quelqu'un. Le diable gagne. Joseph perd. Une autre histoire de chemin. Revenons au *Camino*.

Dès les premières pages, je savourais ton univers, ton esprit lyrique, ta lecture si poétique du monde, ton rayonnant talent de metteur en scène et en images, d'inventeur (découvreur) de lumière de couleurs et de sons, avec l'architecture dans le rôle du complice, du complément inspiré pour le décor, la scénographie, les accessoires... Et puis il y a la langue. L'outil, le système, la mécanique du verbe. Si belle cette langue que tu forges, j'allais dire – si recherchée – mais comprends-moi bien, c'est un compliment ; et comme toi, je révère Théophile Gautier. En outre, je me doute que tu n'écris pas en tâcheron, ta métrique est souvent spontanée, improvisée, ton sens de l'expression et ton cœur d'artiste font le reste. Les récits, les descriptions et les sentiments sont poétiques, puissamment poétiques, servis par une prose versifiée, musicale, chantante, où les alexandrins les octosyllabes, les tercets les quatrains les ennéasyllabes, saisissent à tout moment l'esprit charmé et les yeux enveloppants du lecteur. Nombre de fois, j'ai relu à voix haute les vers élégants, les rimes intérieures, l'harmonie sémantique et les mots ajustés, qui volent et se posent en périodes brillantes, chacun son tour, et me laissais aller à l'envoutante scansion, 12-10-8, 6-13-9-4... subtilement arythmique, toujours mélodique, que tu suggères presque continuellement...

« Un parfum d'Art nouveau flotte sur les façades hautes parfois de six vastes étages, couvertes de rose et d'ocre, où corniches, moulures, festons et encadrements sont ombrés de deux teintes de gris, pareilles aux tourterelles, au grand lavis du ciel, et chantent avec lui comme font à Paris les zingueries des toits aux jours de pluie. C'est là que j'ai grimpé aujourd'hui, rudement, ruisselant et glacé. » (page 127)

L'histoire de la pièce (?) est pleine de caractères hauts en couleurs, symboliques évidemment, attachants, tendres ou naïfs, mais aussi ridicules, irritants ou attristants, toujours touchants. Parmi eux, je citerais Hermann, qui n'est pas le diable mais ta première rencontre, et qui joue à plusieurs reprises un rôle important dans la pérégrination :

« ... Mystère du Camino, Hermann vit un de ces moments qui s'offrent si souvent à l'homme, c'est ici qu'il succombe ou qu'il se réalise (...), je le voyais marcher comme s'il allait à l'abattoir, chargé de son gros sac, le voyant marcher je songeais à moi-même, et méditant sur son infortune j'y lisais le reflet de la mienne, moi qui vais (...), embarrassé de mes pensées, mes habitudes, mes désirs, mes jugements. Ah ! comme je voudrais dès maintenant ne plus penser, ne plus juger, ne plus rien

désirer ! Ne vaut-il pas mieux, dans cette vie, songer-je alors, cheminer nu et libre, et la quitter plus tard sans regret ni retard ? » (page 30).

La pensée bouddhiste arrive là, dans son essentiel, dans son impossible aussi, pour nous, pauvres hères d'un monde algorithmique et global, terrifiés par la solitude ou l'éloignement, incapables de retenue ou d'abnégation, soumis à la dictature de la connexion. Le bouddhisme est aussi (un peu comme le christianisme des pèlerinages) une pensée de voie à suivre, une philosophie de chemin à accomplir pour se libérer de sa misérable condition. Tu dis page 23 : « Le vrai chemin est en moi... je dois le trouver ». Oui, c'est presque un adage, cela paraît tout simple. Il n'en est rien. Le chemin intérieur est une notion abstraite et fumeuse pour le plus grand nombre. Elle n'intéresse personne, et n'est jamais vécue, ou réellement voulue, parce qu'on ne peut pas, on n'y arrive pas. On n'y arrive pas !

Rebondissement : entre côté cour sur son baudet Monsieur Sancho Pança, bonhomme misérable et génial d'un des plus grands romans du monde, qui cite la Bible : « Je suis sorti du ventre de ma mère, nu je rentrerai dans le sein de la terre. » (Job 1, 21).

La mort est là, familière, toute proche, à tout instant. Elle s'ébroue dans notre marge, nous fascine, nous inquiète, elle nous fait peur et vivre, on veut l'oublier et l'on s'enivre. Je me souviens de cette après-midi d'hiver, dans ton petit logement en étage près de la rue de Charonne, tu avais posé sur une table basse, devant la cheminée, un crâne humain, et devant cette tête « de mort », en parlant d'une voix douce, tu avais partagé avec moi ton sentiment de la précarité des choses et de notre fugace passage en ce monde....

« Il faut être toujours ivre. Tout est là: c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront: "Il est l'heure de s'enivrer! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous; enivrez-vous sans cesse! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise." »

(Baudelaire, Le Spleen de Paris)

Esclaves martyrisés du temps, il nous faut trouver le bon chemin, celui de l'ivresse, de vent, de vagues, d'étoiles... de vin, de poésie ou de vertu... « Aime, et fais ce qu'il te plaît »....

Et puis, au fil des journées qui passent en chapitres, au rythme de tes pas, des bonnes et moins bonnes rencontres, de l'apparition d'une compagne de route et de cœur, et de sa disparition, on rêve de cette vérité qui serait au bout du chemin... A certains moments, je me suis dit que toi-même n'y pensais plus. Tu avais les pieds dans la tête..., et cela me rassurait. Je ne peux éluder cette composante métaphysique, spirituelle, religieuse, qui structure une part de l'histoire de la pièce, ou du film... Mais cette composante me paraît complexe, évoluant dans un certain brouillard, et difficile à débrouiller, ou désembrouiller. Heureusement, l'esthétique du sacré, c'est-à-dire le narratif du rituel et de la pensée -religieuse-, dont tu parles et joues si bien, replace la situation dans une réalité humaine, apte à la transcendance certes, mais humaine avant tout. Ce que je reçois de ton message, au-delà de quelques remarquables scènes (de prière à la Vierge en particulier), ou d'autres références à la liturgie catholique, c'est une superbe recherche de l'extase. Tes descriptions, tes peintures poétiques ou tes paysages sentimentaux voguent toujours sur une mer tourmentée, et te montrent souvent à la poursuite d'un paroxysme, que tu désires, que tu ressens, partages et atteins, peut-être. Dans cette traversée vers l'extase, qui porte en elle une essence de l'amour, charnel et physique, la mort est évidemment très présente, dans son expérience permanente, je dirais tangentielle, qui est notre lot. Et je pense à ce passage remarquable que j'appellerais la parabole de la mort et du temps. Il s'agit, page 38, de ton récit de la corrida que tu regardes à la télévision dans un bistrot :

« ...quelques-uns regardaient avec plus d'attention, mais tous semblaient absents, et ce sanglant affrontement de l'homme et de la bête me parut alors immense en majesté. Les trois acteurs, le taureau, le matador, le cheval – l'homme en monte successivement quatre dans le quart d'heure d'une course – dessinaient, dans un prodigieux flux de vie, une chorégraphie glorieuse de la mort. Là-bas, dans l'arène brûlante, la vie s'épanouissait et chantait, dans le rituel de son anéantissement. C'était comme une leçon qui m'était offerte, (...) et qui pouvait me transformer, (...), et sans me résoudre à voir ce temps qui passe, et la mort qui s'avance, inexorable, indifférente, au-devant de moi, de moi qui croyant vivre, dors parmi les ombres, comme tous ici dans ce débit de boisson, sur cette terre, dans la caverne des illusions. »

Le chemin de vérité... quel chemin, quelle vérité ? Je ne saurais dire. Et toi ? Vers la 45ème journée du voyage, on pressent que l'arrivée ne sera pas l'épanouissement spirituel et cathartique que le pèlerinage dans son concept invite à envisager. On le savait, on le craignait, on s'en rend compte, et finalement, on prend un coup.  
Journée 52.

« Ici, sous le pont, un train a déraillé ».  
« Compostelle indifférente, sale et bruyante ».

Et ce passage émouvant, si fort, en forme de coda :

« Un bar où je m'arrête, un bar désert, des photos sur le mur, l'âme du lieu, une âme casanière : chasseurs et footballeurs, des sangliers sur le carreau, hures affaissées, des hommes en noir, fusils dressés, près du ballon sur l'herbe pâle, sous un ciel terne, des jeunes gens musclés, tous en maillot, torses bombés, les regards vides. »

Le diable de Ramuz a-t-il gagné ?

Bravo pour ce très beau livre.

Je t'embrasse.

dominique